

Histoire d'un site industriel : l'usine Rhône-Poulenc de Roussillon

In: Revue de géographie de Lyon. Vol. 59 n°4, 1984. pp. 245-259.

Abstract

Roussillon chemical plant was founded in 1915 for war supplies which could not be produced in the Saint-Fons plant, the cradle of the Rhône-Poulenc company. The site chosen offered so many advantages that it has always been used since then, but with different ends. After breaking a way from the mother plant in Saint-Fons, the Roussillon factory has become a well integrated unit for forty years (1926-1966) , but in two very competitive sectors : plastics and textiles. The last fifteen years have been less favourable. At present a recovery may be expected considering the value of site and the investments undertaken close by : a hydroelectric plant made by the Compagnie Nationale du Rhône and Saint-Alban-Saint-Maurice nuclear power station.

Résumé

L'usine chimique de Roussillon (Isère) a été créée en 1915 pour des fabrications de guerre, qui ne pouvaient prendre place dans l'usine de Saint-Fons, berceau de la société Rhône-Poulenc. L'emplacement retenu présentait tellement d'avantages qu'il a toujours été utilisé depuis, mais avec des objectifs différents. Après avoir pris son autonomie par rapport à l'usine-mère de Saint-Fons, l'usine de Roussillon a constitué un ensemble très cohérent pendant quarante ans (1926-1966), mais dans deux secteurs très compétitifs : les plastiques et le textile. Les quinze dernières années ont été moins favorables. Actuellement on peut espérer une relance, compte tenu de la valeur du site et des investissements réalisés à proximité : ouvrage hydroélectrique de la Compagnie Nationale du Rhône et centrale nucléaire Saint-Alban-Saint-Maurice.

Citer ce document / Cite this document :

Laferrère Michel. Histoire d'un site industriel : l'usine Rhône-Poulenc de Roussillon. In: Revue de géographie de Lyon. Vol. 59 n°4, 1984. pp. 245-259.

doi : 10.3406/geoca.1984.4036

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geoca_0035-113X_1984_num_59_4_4036

HISTOIRE D'UN SITE INDUSTRIEL : L'USINE RHONE-POULENC DE ROUSSILLON

par Michel LAFERRÈRE *

Sur les territoires des communes de Roussillon, du Péage et de Salaise, dans le département de l'Isère, la société Rhône-Poulenc possède un ensemble industriel de 137 hectares.

A l'origine de cet aménagement deux firmes sont intervenues : la Société Chimique des Usines du Rhône en 1915, la Société Rhodiacéta en 1922. Ces interventions ont abouti à la création successive de trois établissements distincts : une usine chimique pour la fabrication du phénol, une filature de rayonne acétate, une deuxième usine chimique livrant de l'acétol à la filature.

Les courbes d'évolution des effectifs salariés, d'abord ascendantes durant les années 20 et 30, divergent ensuite : celle de la filature descend tandis que grimpent celles des usines chimiques. En 1955, un maximum est atteint avec 4 900 salariés. Les effectifs plafonnent alors pendant une dizaine d'années, puis c'est à nouveau la baisse, très rapide pour la filature et l'usine chimique Rhodiacéta qui ferment leurs portes en 1978 et 1980, plus lente pour l'usine chimique Rhône-Poulenc, dite de Roussillon, la seule actuellement en activité avec un peu plus de 1 800 salariés sur 72 hectares construits.

Cette évolution peut surprendre, sinon pour la filature et son usine de matière première, frappées par le déclin de la rayonne, au moins pour l'usine chimique de Roussillon. Sans doute la chimie est-elle une industrie de haute productivité, mais c'est aussi une industrie d'innovation, qui peut créer des emplois, comme elle l'a fait sur le site de Pont-de-Claix, près de Grenoble, où travaillent actuellement sur 90 hectares construits, 2 200 personnes, soit 300 de moins qu'en 1981 année record.

Le site de Roussillon est bien adapté à la chimie. L'usine a été installée sur une terrasse caillouteuse, d'une horizontalité naturelle presque parfaite, ce qui a permis notamment de construire un réseau ferroviaire intérieur pratiquement sans dérive, branché sur la voie de

* Professeur à l'Université Lyon III.

Paris à Marseille. Depuis l'aménagement de la chute hydroélectrique du Péage-de-Roussillon par la Compagnie Nationale du Rhône, l'usine est bordée par un canal navigable et dispose de stations de pompage bien approvisionnées par des nappes phréatiques à température constante (13° avec $\pm 2^{\circ}$) et à degré hydrotimétrique compris entre 20 et 22. La Nationale 7 et l'autoroute de la Vallée du Rhône complètent le système de communication. Mentionnons encore deux autres avantages : le site est très aéré et il reste éloigné des grandes concentrations urbaines, bien que Lyon soit accessible en moins de trois quarts d'heure.

En simplifiant quelque peu, il est possible de présenter les principales phases du développement technique et économique de l'usine de Roussillon de la manière suivante : l'usine de guerre (1915-1918), l'usine autonome (1920-1926), l'usine intégrée (1946-1966), l'usine diversifiée (depuis 1976).

L'USINE DE GUERRE (1915-1918)

L'établissement de Roussillon fut au départ l'usine de guerre de la Société Chimique des Usines du Rhône. Sa création résulte de la nécessité où l'on s'est trouvé en 1915, d'accroître encore la production de phénol, base de la mélinite, explosif utilisé par l'armée française. Cette production était en juillet 1914 de une tonne par mois, réalisée dans l'usine de Saint-Fons. Elle avait été portée à 30 tonnes par jour en 1915. C'était encore insuffisant, mais l'extension à Saint-Fons n'était plus possible. Aussi la décision fut-elle prise de construire une nouvelle unité de production en dehors de l'agglomération lyonnaise¹.

Le site de Roussillon fut choisi d'un commun accord par les ingénieurs de la Société Chimique des Usines du Rhône et par ceux de la Compagnie des Chemins de Fer P.L.M. La fabrication industrielle du phénol posait en effet à cette époque un problème de transport. Le site de Roussillon offrait l'avantage de ne pas être trop éloigné de Lyon, devenu le grand arsenal des armées alliées, et de disposer d'une excellente desserte ferroviaire pour les approvisionnements en benzène. Les Houillères du Nord étant occupées par les Allemands et la collecte du benzol des usines à gaz étant insuffisante, c'est par Marseille que l'on faisait venir soit du benzène américain, soit du pétrole de Java, riche en carbures aromatiques. Autre élément de décision : les terrains de Roussillon permettaient de réaliser une usine très vaste, où pouvaient prendre place d'autres fabrications de guerre, avec des ateliers suffisamment éloignés les uns des autres pour réduire les risques d'accidents.

Il semble que la première fabrication mise en route dès 1915 à Roussillon ait été celle du permanganate de potasse. Mais l'usine avait été conçue essentiellement pour produire du phénol : en mai 1916, six mois après le premier coup de pioche, la production était de 35 tonnes

1. Edmond BATION, *Installation de phénol synthétique de Roussillon (Isère)*, Techniques et Applications du Pétrole, numéro hors série.

par jour, et dès octobre elle atteignait 70 tonnes. Un an plus tard, nouvelle course de vitesse pour mettre au point la fabrication de l'ypérite, le fameux gaz moutarde, produit en 1918 au rythme de 100 tonnes par jour : l'atelier de chargement se trouvait tout à fait au Sud de l'usine, sur l'emplacement retenu en 1954 pour les tranches 1 et 2 du phénol au cumène. On peut dire que le personnel de l'usine de Roussillon de cette époque héroïque a largement contribué « à la mise au point de fabrications dangereuses, extrêmement importantes pour la défense nationale », pour reprendre les termes de la citation à l'ordre de la Nation des collaborateurs des Usines du Rhône, datée du 4 août 1918. Mais après l'armistice, presque toutes ces fabrications furent arrêtées et les effectifs de l'usine tombèrent de 1 500 à 150 personnes.

Pendant ces 29 mois de guerre, l'usine de Roussillon avait joué un rôle considérable, mais elle avait fonctionné surtout comme *une annexe* de l'usine de Saint-Fons, pour faire face à des besoins exceptionnels. Ceux-ci ayant disparu brusquement, on revint à l'état de choses antérieur, c'est-à-dire le rassemblement de presque toutes les fabrications des Usines du Rhône à Saint-Fons.

Cependant, instruits par l'expérience, les dirigeants de la Société décidèrent de maintenir en état de marche le potentiel industriel de Roussillon. Et quelques années plus tard en effet, des problèmes analogues à ceux de 1915 furent à nouveau posés : il fallut accroître rapidement certaines fabrications. Or malgré les agrandissements réalisés pendant et après la guerre, la place manquait à Saint-Fons, usine urbaine conçue pour de petits tonnages. Roussillon offrait de vastes espaces industriels dans un environnement resté rural. Ce fut l'occasion d'une deuxième phase de développement, moins précipitée que la précédente, plus rationnelle, et cependant rapide, qui aboutit à la naissance d'une *grande usine chimique autonome*.

L'USINE AUTONOME (1920-1926)

La conjoncture des années qui suivirent la Première Guerre mondiale fut favorable à l'industrie chimique. Les pouvoirs publics et l'opinion avaient compris l'intérêt de ce secteur d'activité. Certains marchés traditionnels comme le textile, étaient largement ouverts ; d'autres plus nouveaux, pharmacie et photographie notamment, se développaient très vite. La Société Chimique des Usines du Rhône était bien placée dans ces différents domaines vu l'expérience de la synthèse organique acquise par les chercheurs des laboratoires et les ingénieurs chargés des installations industrielles.

Pendant cette période faste, si différente des années d'avant-guerre², les décisions d'investissements qui concernèrent directement ou indirectement l'usine de Roussillon, peuvent être classées en deux catégories :

2. La situation de la Société Chimique des Usines du Rhône fut particulièrement difficile entre 1895 et 1905, date à laquelle Nicolas Grillet, engagé comme ingénieur en chef, amorce un rétablissement technique et financier. Cf. *La Société Rhône-Poulenc*, note dactyl., 21 p., Lyon, 1962.

celles qui eurent pour objectif de réaliser la conversion d'une importante fabrication de guerre, l'acétate de cellulose, et celles qui voulurent répondre aux immenses besoins de la pharmacie, de la parfumerie et de la photographie. La conversion des ateliers d'acétate de cellulose a amené l'installation à Roussillon d'une chaîne complète de fabrication, celle des dérivés acétiques ; et le grand nombre des spécialités diverses mises au point par les Usines du Rhône, a imposé la relance de la fabrication en grand du phénol, qui avait été la première activité de Roussillon, et le transfert depuis Saint-Fons de quelques autres produits.

En 1926, avec un effectif d'environ 1 000 personnes, Roussillon était redevenue une grande usine chimique, assez complète au plan technique puisqu'elle fabriquait de gros tonnages de produits de base : phénol, anhydride acétique, acide acétique ; et d'importantes quantités de produits finis : permanganate de potasse, lithine, films, plaques et fils d'acétate de cellulose.

Toutes ces fabrications avaient été mises au point à Saint-Fons, en laboratoire ou en usine. Pourquoi ont-elles été transférées à Roussillon pendant ces six années décisives ? Il n'est pas sans intérêt de chercher à répondre à cette question puisque l'usine actuelle fabrique toujours, entre autres choses, du phénol, de l'acétate de cellulose, de l'acétone, de l'acide salicylique.

L'ACÉTATE DE CELLULOSE : LA CONVERSION D'UNE INDUSTRIE DE GUERRE

Il est probable que l'acétate de cellulose a contribué à la réputation des Usines du Rhône au moins autant que l'aspirine. Ce produit est apparu d'abord en 1912 sous la forme d'un vernis ininflammable employé notamment pour imperméabiliser les toiles d'avions. Cet usage se développa pendant la Première Guerre mondiale. On dit même que dans les Armées alliées, les aviateurs anglais préféraient le vernis des Usines du Rhône à celui de la British Cellulose³. Après l'armistice, l'usine de Saint-Fons disposait donc d'une grosse capacité de production que l'on chercha à utiliser.

D'autres applications de l'acétate de cellulose avaient été prospectées avant la guerre : soie artificielle, film, matière plastique. Par rapport à la nitrocellulose — employée à l'époque pour les films cinématographiques et sous la forme d'une belle matière plastique, le celluloid — l'un des principaux avantages de l'acétate de cellulose était sa combustibilité presque nulle⁴. Mais les hostilités retardèrent les recherches et les mises au point. Celles-ci ne furent pas complètement interrompues par la Société Chimique des Usines du Rhône : en 1917 on obtint des lots importants de fils d'acétate⁵, auxquels les laboratoires de Saint-Fons consacrèrent une partie de leur activité dès le début de 1918.

3. Cette société est plus connue sous la raison sociale de British Celanese qui fut adoptée par la suite.

4. Le 4 mai 1897, l'incendie du Bazar de la Charité, rue Jean-Goujon à Paris, fut provoqué par un film cinématographique à base de nitrocellulose.

5. Il semble que cette fabrication fut réalisée sous la direction de l'ingénieur Edmond Prince.

Et pourtant la conversion des ateliers de vernis d'aviation sur d'autres fabrications à base d'acétate ne put être réalisée complètement qu'au bout de six ou sept ans. En effet, les difficultés techniques et commerciales furent nombreuses. Nous en rappellerons brièvement quelques-unes car, à notre avis, elles expliquent en partie la localisation des fabrications nouvelles d'acétate à Roussillon.

En premier lieu, il faut souligner que la fabrication de films, de plaques et de fils d'acétate a exigé un appareillage complexe, très différent de ce que l'on avait expérimenté jusqu'alors à Saint-Fons pour la fabrication des matières colorantes ou des produits pharmaceutiques. De plus le bon fonctionnement de ces appareils dépendait des diverses qualités d'acétate que l'on pouvait obtenir à partir de deux sources de cellulose : les linters et la pâte de bois. Enfin, une fois réalisé un produit, certains défauts n'apparaissaient qu'à l'usage : d'où la nécessité de travailler en collaboration avec les utilisateurs éventuels, surtout les soyeux lyonnais pour le fil de soie artificielle, et les transformateurs d'Oyonnax pour la matière plastique. A cet égard, les laboratoires de Saint-Fons n'étaient pas mal placés.

Cependant lorsque les essais des nouvelles matières à base d'acétate parurent assez concluants pour passer du stade du laboratoire à celui de la production industrielle, on choisit l'usine de Roussillon de préférence à d'autres installations dans l'agglomération lyonnaise. En effet, pendant cette période de lancement des produits à l'échelle industrielle, il fallut concilier deux nécessités contraires.

D'un côté il apparaissait que les appareils de production, résultant de techniques très particulières, devaient être installés dans des bâtiments nouveaux distincts de ceux déjà construits à Saint-Fons. L'une de ces installations, la filature de soie artificielle, devait fonctionner en continu, ce qui était assez nouveau dans l'organisation industrielle des Usines du Rhône.

D'un autre côté, on ne pouvait que recommander la prudence dans les investissements. Sans doute les débouchés escomptés étaient-ils prometteurs, en textile notamment. Mais les acheteurs furent longtemps réticents, soit parce qu'ils étaient mal informés, soit parce que les produits n'étaient pas parfaitement au point. Ainsi ce ne fut qu'après bien des recherches que l'on obtint un fil de soie d'acétate présentant à la fois de l'élasticité au moulinage, de la résistance au tissage, du mordant à la teinture et à l'apprêt.

Pour ces produits nouveaux et difficiles il fallait donc réaliser des installations industrielles nouvelles ; mais lors des décisions d'investissement, il fallait éviter de trop anticiper sur des succès commerciaux encore incertains.

L'usine de Roussillon permettait de répondre à cette double nécessité beaucoup mieux que celle de Saint-Fons : terrains équipés, bâtiments disponibles, services généraux réduisaient d'autant les frais de premier établissement, tout en réservant l'avenir puisqu'il y avait beaucoup d'espace disponible dans l'usine même et aux alentours. De plus, pour la préparation de l'anhydride acétique qui s'effectuait alors par un procédé au chlore, l'usine de Roussillon disposait d'un atelier d'électrolyse.

La première fabrication d'acétate de cellulose installée à Roussillon fut sans doute celle des films. Elle présentait moins de difficultés que les autres. Prenant le relais du vernis d'aviation, ces films destinés surtout à la jeune industrie cinématographique et à la photographie, contribuèrent à maintenir et à développer la réputation de l'acétate des Usines du Rhône.

Le lancement des plaques et des feuilles d'acétate fut plus compliqué. Et pourtant les fabricants de peignes et de jouets d'Oyonnax s'intéressèrent très vite à cette matière plastique, sorte de celluloid ininflammable, que le spécialiste des Usines du Rhône, Edmond Prince, avait baptisé rhodoïd. Les industriels d'Oyonnax étaient présents à Saint-Fons où ils avaient monté une usine de nitrocellulose, fonctionnant sous contrat avec le Service des Poudres⁶. Après l'Armistice, ils cherchèrent à convertir cette fabrication de guerre sur une nouvelle activité. Ce problème et le marché qu'ils représentaient comme utilisateurs de celluloid, favorisèrent un rapprochement avec les dirigeants de la Société des Usines du Rhône. Dès 1918, une Compagnie du Rhodoïd était créée et entreprenait, à Saint-Fons semble-t-il, la fabrication de plaques d'acétate. En 1920, il était question de créer au Péage-de-Roussillon une usine spécialisée dans la fabrication rhodoïd. Mais les difficultés techniques et commerciales s'accumulèrent et, en 1921, la Compagnie du Rhodoïd fut dissoute. Ce n'est qu'en 1925-1926 que s'affirma peu à peu le succès du rhodoïd des Usines du Rhône.

Pour la soie d'acétate on a signalé plus haut une première réalisation en 1917 et des recherches suivies à partir de 1918. Après quatre années, les essais furent jugés concluants et, en juin 1922, était créée une Société pour la Fabrication de la Soie Rhodiaséta⁷. Les Usines du Rhône s'y trouvaient associées au Comptoir des Textiles Artificiels⁸.

L'histoire détaillée de cette société révèle très bien le comportement prudent des premiers administrateurs⁹. Le capital de départ fut fixé très modestement à trois millions de francs et l'on chercha à réduire au strict minimum les frais de premier établissement. Ceci explique le choix de l'usine de Roussillon pour installer la première filature de soie d'acétate, alors que la production était destinée aux fabricants lyonnais de soieries. L'établissement de Roussillon pouvait offrir en effet un bâtiment disponible et différentes utilités (embranchement ferroviaire, eau, égout, vapeur, électricité) ainsi que la matière première : l'acéto¹⁰.

6. Il s'agit de l'usine de la Société Lyonnaise de Celluloïd, créée en 1910. Il est question de la résiliation d'un contrat de fourniture de coton-poudre dans le rapport d'activité et le bilan d'exercice de 1918.

7. En 1934, la raison sociale devint Société Rhodiacéta, le s de séta étant remplacé par un c de manière à éviter l'emploi du mot soie.

8. Le Comptoir des Textiles Artificiels contrôlait les productions et les ventes de toutes les usines de viscose du groupe Gillet. Celui-ci s'était déjà intéressé à la soie d'acétate en créant avec le groupe Loucheur, en 1914, la Compagnie Générale des Produits Chimiques de Normandie. Mais les fils produits d'après un procédé suisse étaient de si mauvaise qualité qu'il avait fallu fermer l'usine à la fin de la guerre.

9. Antonin HÉRAUD, *Histoire de la Société Rhodiacéta*, Lyon, 1957, 216 p.

10. L'acéto, produit de l'acétylation de la cellulose, résulte de l'action de l'anhydride acétique sur des linters ou de la pâte de bois.

Cette organisation permettait d'attendre que les succès techniques et commerciaux confirment les espérances placées dans le nouveau fil. La filature commença à fonctionner le 23 mars 1923 et « donna un fil qu'on jugea bon tout d'abord ; mais bientôt se révélèrent de nombreux défauts signalés par les quelques utilisateurs à qui il avait été livré »¹¹. Puis les techniciens mirent au point un nouveau système de chauffage du collodion et arrivèrent « à obtenir un fil vendable. Tout cela se fit au début de l'année 1925 ; en juin on produisait 200 kg par jour... »¹². Dès 1924 les administrateurs, mis en confiance, décidaient de porter le capital de la société à quinze millions, de manière à intégrer la fabrication de l'acétol avec la construction d'une nouvelle usine chimique au Péage, et à s'installer sur le marché lyonnais, en organisant un laboratoire à Saint-Fons et en édifiant une deuxième filature dans le quartier de Vaise. Entre temps, la filature de Roussillon devenait de plus en plus autonome par rapport à l'établissement des Usines du Rhône grâce à une centrale à vapeur indépendante et à une centrale électrique de secours. Par la suite la Société Rhodiacéta connut bien d'autres développements, mais elle ne devait jamais renoncer à ses installations de Roussillon et du Péage : en 1956, à l'apogée de leur puissance, ces deux usines représentaient encore 25 % des effectifs de production.

Mais revenons à 1926. À cette date on peut dire que la conversion des fabrications de guerre d'acétate de cellulose était achevée, au profit du nouvel ensemble industriel de Roussillon¹³ qui se voyait doté d'une longue chaîne de fabrications, celle des dérivés acétiques, aboutissant à deux types d'acétate : la qualité plastique (films et rhodoïd) et la qualité textile (le fil rhodia). L'accroissement de la production avait entraîné dès 1925 l'utilisation du carbure de calcium pour la fabrication de l'aldéhyde acétique.

AUTRES TRANSFERTS DE FABRICATIONS DE SAINT-FONS A ROUSSILLON

L'acétate de cellulose ne fut pas la seule fabrication transportée de Saint-Fons à Roussillon entre 1920 et 1926. D'autres transferts ont eu lieu pendant la même période mais pour des motifs différents. Ils furent imposés par la spécialisation progressive de l'usine de Saint-Fons dans un certain type de chimie fine, fabriquant des produits très purs et de grande valeur par petites quantités : produits pharmaceutiques, parfums et produits photographiques.

Pharmaceutiques et parfums étaient déjà d'anciennes spécialités de la Société Chimique des Usines du Rhône, surtout depuis que la concurrence des grandes entreprises allemandes et suisses avait amené les dirigeants à réduire peu à peu la fabrication des colorants qui fut aux origines de la firme. Mais jusqu'en 1918, l'usine de Saint-Fons demeura

11. A. HÉRAUD, o.l., p. 35.

12. A. HÉRAUD, o.l., p. 36.

13. Cet ensemble se composait de l'usine de guerre de Roussillon dont on avait détaché le bâtiment de la filature cédé à la Société Rhodiaséta en 1923, et de la nouvelle usine chimique du Péage mise en chantier par Rhodiaséta en 1925 et inaugurée en 1927.

très polyvalente, fabriquant à la fois de nombreux petits produits et d'importantes quantités de deux produits de base : le phénol et l'anhydride acétique.

C'est la conjoncture des années d'après-guerre qui modifia le cours des choses. Pour répondre aux besoins croissants des industries pharmaceutiques, de la parfumerie et de la savonnerie, des industries photographiques et cinématographiques, il fallut réorganiser les anciens ateliers de Saint-Fons et en construire de nouveaux.

En effet, ce type de fabrications suppose l'existence d'un grand nombre d'ateliers. La plupart des produits pharmaceutiques et techniques mettent en œuvre des synthèses organiques compliquées, réalisées dans des appareillages spéciaux. Mais comme il s'agit de produits de grande valeur, fabriqués en petites quantités, les dimensions des ateliers sont assez réduites. Il en est résulté pour l'usine de Saint-Fons de cette époque une disposition assez particulière, faite d'une série de bâtiments juxtaposés, de dimensions uniformes, plutôt restreintes si on les compare à d'autres constructions d'usage industriel ¹⁴.

Ces structures sont caractéristiques de ce que l'on appelle quelquefois *la petite industrie chimique*, définie de la manière suivante : beaucoup de produits, de grande valeur, en petites quantités. Elles ont un inconvénient : le cloisonnement rigide qu'elles imposent dans l'usine ne permet pas de maintenir sur place les opérations qui augmentent brusquement de dimensions.

Ce fut ce qui arriva à Saint-Fons. Le développement général de la production eut rapidement deux conséquences : à l'aval, l'importance croissante des services de conditionnement de tous ces petits produits de plus en plus nombreux ; à l'amont, l'augmentation des consommations de phénol et d'agents acétylants, produits de base de plusieurs fabrications pharmaceutiques et photographiques. Pour résoudre ces deux problèmes il fallait concevoir des installations beaucoup plus vastes que celles réalisées jusqu'alors à l'intérieur du périmètre de l'usine. À l'extérieur, une occasion se présenta : la mise en vente de l'usine Picard, placée sous séquestre pendant la guerre ¹⁵. Cet établissement fut acheté en 1922 par les Usines du Rhône et l'on décida d'y installer les différents services de conditionnement, ce qui était logique puisque Saint-Fons fabriquait de plus en plus de produits finis. Quant au phénol, l'idée de remettre en route l'atelier de Roussillon et de fermer définitivement celui de Saint-Fons s'imposa d'elle-même ¹⁶.

Ces deux transferts furent réalisés à partir de 1923. Ils étaient terminés en 1926. Peu de temps auparavant quelques autres fabrica-

14. Ces dimensions standard étaient : longueur 40 m, largeur 20 m, hauteur 12 m.

15. Ce que l'on appelait l'usine Picard était l'un des plus anciens établissements d'industrie chimique de Saint-Fons, puisqu'elle fut fondée par Nicolas Guinon, l'inventeur du jaune à l'acide picrique en 1849. Elle avait été rachetée par l'Aktien Gesellschaft für Anilin Fabrikation dès le début du siècle. À la veille de la Première Guerre mondiale, elle fabriquait toujours de l'acide picrique avec le phénol livré par les Usines du Rhône.

16. Il est probable que l'accroissement de la production de bakélite par la Société Progil intervint aussi dans la décision de reprendre à Roussillon la fabrication en grand du phénol.

tions de moindre importance avaient été installées à Roussillon : le lithium dès 1920, puis le métabisulfite de potasse, la résorcine. Les deux premiers appartiennent à la chimie minérale, comme le permanganate de potasse fabriqué à Roussillon depuis 1915 : ils n'avaient pas leur place à l'usine de Saint-Fons, spécialisée dans la synthèse organique. Quant à la résorcine, c'était à peu près tout ce qui restait de cette ancienne fabrication des colorants qui avait été si importante autrefois.

CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DE L'USINE DE ROUSSILLON EN 1926

A la fin de ces six années, l'usine de Roussillon avait pris une physionomie déjà complexe. Vis-à-vis de Saint-Fons, c'était l'usine de base fabriquant le phénol et l'acide acétique dont dérivait quelques-unes des spécialités des Usines du Rhône. Cependant ni le phénol, ni l'acide acétique ne sont des produits de base au sens que l'on donne habituellement à ce terme en chimie industrielle ; il s'agit plutôt de produits intermédiaires, fabriqués à partir de produits chimiques déjà élaborés : le benzène pour le phénol, le carbure de calcium pour l'acide acétique. Par ailleurs, l'usine de Roussillon livrait aussi à l'industrie textile, aux transformateurs de plastiques et à l'industrie pharmaceutique d'importantes quantités de produits finis, dont quelques-uns dérivés du phénol et de l'acide acétique. Ces fabrications en cascades, au départ du benzène et du carbure de calcium, donnaient à Roussillon une réelle *autonomie* par rapport à Saint-Fons.

Une autre définition plus précise peut être donnée si l'on considère l'aspect quantitatif. Entre *la petite industrie chimique* définie par beaucoup de produits, de grande valeur, en petites quantités, et *la grande industrie chimique* qui fabrique peu de produits, de faible valeur et en gros tonnages, l'usine de Roussillon de 1926, avec sa production variée, de l'ordre d'une tonne par jour en moyenne pour les principaux produits, pourrait être rattachée à *la moyenne industrie chimique*.

La disposition première de l'usine, celle qui est encore visible sur la moitié nord du terrain actuel, répond assez bien à cette définition et à la position de Roussillon par rapport à Saint-Fons. Elle a été conçue en 1923 par Nicolas Grillet, ingénieur en chef des Usines du Rhône depuis 1905. C'est un vaste damier avec quatre grandes avenues parallèles à la voie ferrée, c'est-à-dire à peu près Nord-Sud, et des rues perpendiculaires, délimitant des lots uniformes sur lesquels ont pris place des bâtiments standard. L'idée première est tirée de l'expérience de Saint-Fons et de cette orientation donnée à la firme vers de nombreuses fabrications chimiques mettant en œuvre des techniques évoluées et intéressant des marchés différents. La disposition en grands alignements de bâtiments uniformes répond assez bien à ce gonflement perpétuel qu'imposent à l'usine soit de nouveaux procédés de fabrication, soit de nouveaux marchés. Jusqu'en 1950 l'usage se maintiendra à Roussillon d'avoir toujours un ou deux bâtiments d'avance pour faire face à toute éventualité.

Mais ce qui différencie nettement Roussillon de Saint-Fons, ce sont les dimensions. Celles des bâtiments tout d'abord : avec une surface

au sol trois fois plus grande¹⁷, ils peuvent accueillir des appareillages plus importants. Celles de la voirie intérieure ensuite : les rues ont 20 mètres de large et la grande avenue centrale 30 mètres. Chaque bâtiment est donc suffisamment isolé pour que l'on puisse y installer une fabrication complètement indépendante des ateliers voisins. Mais dans chacune des quatre rangées délimitées par les avenues, il est également possible de relier les bâtiments entre eux et d'organiser une chaîne continue de transformations comme on en voit souvent dans l'industrie chimique.

Telle fut effectivement l'ordonnance de l'usine dans les années 20 avec une chaîne cellulose dans la rangée des bâtiments de l'Est, proche de la voie ferrée, une chaîne des dérivés de l'acétylène dans la rangée ouest, et les fabrications diverses dans les deux rangées centrales.

Cette disposition s'est maintenue sans grand changement jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Ensuite l'intervention des bases pétrochimiques et la vulgarisation des montages en acier inox et en plastique, imposèrent dans la moitié sud de l'usine des montages industriels très différents, proches de ceux des raffineries de pétrole. Ces constructions ont commencé avec une troisième phase de développement de l'usine.

L'USINE INTEGREE (1946-1966)

Une troisième phase de développement s'ouvrit à Roussillon immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale. A partir de 1946, en effet, la chimie industrielle des textiles et des plastiques connut un essor rapide et l'usine fut concernée à la fois par une forte demande de plastique d'acétate et par les premiers succès du fil nylon. Les effectifs qui étaient tombés à moins de 1 500 personnes en 1935, remontèrent à 1 640 en 1946 pour s'élever à 3 200 dix ans plus tard.

Cette croissance brutale s'explique essentiellement par deux chaînes de fabrications : celle de l'acétate et celle du nylon. Leur développement s'est effectué vers l'aval, à partir du carbure et du phénol, ce qui permet d'utiliser les termes d' *usine intégrée* pour caractériser cette période.

Commençons par la chaîne de l'acétate dont les premiers éléments avaient été mis en place auparavant. Il faut d'abord rappeler que depuis 1927, date de la mise en route de l'usine d'acétol du Péage, l'usine de Roussillon ne fabriquait plus que de l'acétate de cellulose qualité plastique. Cette production devint très importante : 450 tonnes par mois en 1956, sous la forme soit de films de toute épaisseur pour l'emballage (la rhodialine) et la photographie, soit de poudres à mouler et de plaques, le fameux rhodoïd. Il faut aussi noter que, depuis 1936, les laboratoires de la Société Chimique des Usines Rhône-Poulenc¹⁸ avaient travaillé l'acétate de vinyle et le chlorure de vinyle. L'usine de Roussillon disposant des matières premières nécessaires, acétylène, acide

17. Longueur 60 m, largeur 40 m.

18. La fusion de la Société Chimique des Usines du Rhône et de la Société Poulenc frères date de 1928.

acétique et chlore, — deux ateliers de fabrication des monomères et de polymérisation sous la forme d'émulsions furent montés sur place. Ces vingt années d'après-guerre ont vu l'apogée de la chaîne acétate de Roussillon qui intégrait toutes les fabrications en cascade, depuis le carbure et le chlorure de sodium, jusqu'à des produits nobles comme le rhodoïd et des bases pour l'industrie des peintures et vernis.

Le second développement intégré fut celui du nylon. On sait que ce textile, le premier des fils synthétiques, a été mis au point par Carothers dans le centre de recherches de la société Du Pont de Nemours, à Buffalo. La Société Rhodiacéta ayant acquis en 1939 la licence du procédé de fabrication pour l'Europe, le matériel américain de filature fut monté, à partir de 1941, dans l'usine de Vaise, avec suffisamment de discrétion pour que les services techniques allemands ne soient pas alertés. Cette longue préparation permit un essor rapide de la production de fil : 10 tonnes en 1941, 80 tonnes en 1945, 6 673 tonnes en 1955. Ces débuts prometteurs furent possibles grâce à l'usine Rhône-Poulenc de Roussillon qui fournissait le monomère du nylon, c'est-à-dire l'adipate d'hexaméthylènediamine, couramment appelé *Sel N* : elle était bien placée pour cela puisque le premier produit de synthèse qui conduit au nylon, le cyclohexanol, est un dérivé du phénol. Pendant une vingtaine d'années, le *Sel N* fabriqué à Roussillon fut transporté en solution aqueuse par camions-citernes jusqu'à la filature Rhodiacéta de Vaise.

Sans doute, devant la croissance rapide de la demande en fil nylon, la Société Rhodiacéta dut-elle envisager très tôt de construire une usine chimique spéciale, comme elle l'avait fait pour l'acétol, au Péage, en 1927. Le site de Belle-Etoile à Saint-Fons fut choisi dès 1950 : il avait l'avantage de ne pas être trop éloigné de la filature de Vaise et d'offrir l'espace nécessaire pour faire face à la demande de nylon, à de nouveaux procédés et aussi à de nouvelles matières synthétiques. Les travaux furent conduits très rapidement : la fabrication du *Sel N* démarra en avril 1952 à partir de l'acide adipique, produit intermédiaire qui résulte de l'oxydation du cyclohexanol. Cet acide adipique fut livré par l'usine de Roussillon : mais cet établissement continua, au moins jusqu'en 1956, sa fabrication de *Sel N* à destination de la filature de Vaise¹⁹. La chaîne des fabrications intégrées reliant le benzène au nylon a donc duré une vingtaine d'années dans l'usine de Roussillon.

Ces deux chaînes de fabrication de l'acétate plastique et du nylon expliquent le doublement des effectifs de l'usine entre 1946 et 1956.

En premier lieu, l'accroissement rapide des quantités produites se répercutait à l'amont sur deux têtes de fabrication qui restèrent longtemps grosses consommatrices de main-d'œuvre : l'aldéhyde acétique extrait du carbure de calcium et le phénol obtenu par sulfonation du benzène. Ce n'est qu'en 1954 qu'une nouvelle installation de phénol à partir de benzène et de propylène a permis une meilleure productivité²⁰.

19. A. HÉRAUD, o.l., p. 176.

20. Pour une production de 50 tonnes par jour l'ancien atelier, dit du « Vieux Phénol », qui fonctionnait encore au ralenti en 1956, exigeait 260 personnes. Pour la même production, le « Nouveau Phénol » n'avait besoin que de 24 personnes par quart.

A l'aval, la fabrication des films d'acétate s'effectuait sur des machines très modernes ; en revanche celle du rhodoïd comportait de nombreuses manipulations et des créations de coloris et de décors puisqu'il s'agissait d'une matière destinée à des articles de fantaisie : ces ateliers du rhodoïd étaient de véritables gouffres à main-d'œuvre.

Enfin cette époque fut pour la plus grande partie de l'usine celle du passage en continu : réalisé en 1953 pour la fabrication du phénol, ce type de fonctionnement fut étendu peu à peu. Or le système des 4×8 , toutes choses égales d'ailleurs, entraîne un accroissement des effectifs.

Cependant, dès 1956, apparaissent certains inconvénients d'une croissance trop rapide et notamment, pour se limiter au plan technique, baisse du niveau de la nappe phréatique et pollution de l'atmosphère. On réduit ce dernier inconvénient en utilisant le gaz de Lacq qui arrive en juin 1959, soit pour le chauffage des chaudières, soit pour la fabrication de l'hydrogène, d'abord par cracking, puis par reforming en 1961. D'autre part la chimie organique de synthèse est celle des substitutions rapides de procédés et de produits. Ces données vont transformer la physionomie de l'usine de Roussillon à partir de 1966.

L'USINE DIVERSIFIÉE (1966-1976)

Un grand nombre de fabrications de types différents et quelques ateliers appartenant à des filiales indépendantes, font de l'usine actuelle de Roussillon un établissement assez diversifié. Cet état de choses résulte de deux processus distincts : le tronçonnement des chaînes de fabrication développées entre 1946 et 1956 et le transfert à Roussillon de fabrications originaires d'autres usines.

1°) Depuis sa création l'Usine de Roussillon est si vaste qu'elle peut accueillir les fabrications qui ne trouvent pas de place ailleurs. Jusqu'en 1950, cette possibilité a été utilisée surtout par l'usine de Saint-Fons. Mais depuis, d'autres facteurs ont joué en faveur de Roussillon, et surtout le développement des laboratoires de recherches près des usines urbaines de Saint-Fons et de Vitry, la politique d'aménagement du territoire cherchant à freiner l'industrialisation de la région parisienne et enfin la défense de l'environnement. Cette évolution explique la présence, à Roussillon, d'un certain nombre de fabrications qui ont le plus souvent en commun le besoin de vastes terrains très aérés : c'est le cas des méthylchlorosilanes, matière première des silicones, installées en 1973, et celui de la méthionine pour l'alimentation du bétail, fabrication montée en 1977. Le ronstar, herbicide sélectif pour la culture du riz, fait également partie de cette chimie à opérations multiples et complexes : le procédé utilisé ne comporte pas moins de sept phases avec pour chacune cinq à six réactions.

2°) Le tronçonnement des chaînes de fabrications qui paraissent donner à l'usine de la période précédente une solide assise économique et technique, est caractéristique de l'évolution rapide de la grande industrie chimique organique depuis l'intervention massive des bases pétrochimiques.

Reprenons le cas du nylon. Une concurrence internationale de plus en plus sévère et une première crise de l'industrie textile en 1963, stimulent la recherche de procédés de fabrication plus économiques et de dispositifs de production industrielle plus efficaces. A partir de 1956, l'usine de Belle-Étoile, en plein essor, suffit à l'approvisionnement en sel N de la filature de Vaise : l'usine de Roussillon se limite donc à la production de l'acide adipique. Vingt ans plus tard, un nouveau procédé de fabrication du nitrile adipique à partir du butadiène et de l'acide cyanhydrique est monté à Chalampé, dans le Haut-Rhin, par la société Butachimie : dès la fin de 1977, cette nouvelle installation approvisionne directement l'usine de Belle-Étoile, et l'usine de Roussillon réduit sa production d'acide adipique. En 1981 la filature de Vaise est fermée : le nylon est actuellement filé à Arras et à Valence dans des usines équipées pour travailler en ligne depuis la polymérisation du *Sel N*.

De même la Société Rhône-Poulenc ne pouvait négliger les nouvelles sources pétrochimiques d'acétylène beaucoup plus avantageuses que le carbure de calcium pour approvisionner la chaîne de l'acétate. Au début des années 60, le procédé Wulf utilisant des naphtas, avec l'avantage d'une modification de marche soit vers l'acétylène, soit vers l'éthylène, fut jugé capable de donner à Roussillon un second souffle. La décision fut prise au cours du premier trimestre de 1966. Mais ce printemps fut très agité dans toute l'usine et, en juin, un grave incendie se déclara dans les installations du phénol au cumène.

Au même moment, à Pardies, sur le gisement de gaz naturel de Lacq, de grosses quantités d'acétylène fabriquées à partir du méthane, se trouvèrent disponibles par suite de la décision de Péchiney-Saint-Gobain et de la Société de Melle de se retirer de la société Vinylacq. On renonça donc à établir à Roussillon un atelier d'acétylène pétrolier. Il n'est pas certain qu'on eût tort, le procédé Wulff n'ayant pas encore, à l'époque, beaucoup d'applications industrielles. Mais pour l'usine de Roussillon les conséquences de cette décision furent importantes puisque la fabrication du monomère de l'acétate de vinyle fut transférée à Pardies en 1967. En tête de la chaîne acétate, il ne reste qu'un atelier d'aldéhyde acétique par oxydation de l'alcool, monté en 1955. Dans l'industrie chimique française, l'alcool a pour origine les excédents de l'agriculture : c'est donc un produit politique assez incertain.

Toutes ces transformations ont entraîné une baisse sensible des effectifs salariés : 3 455 en 1966, 2 648 en 1976, 2 584 en 1977, 2 400 en 1978, 1 800 en 1984. Il faut ajouter la perte d'environ 1 000 emplois depuis 1966 par suite de la fermeture des deux usines Rhodiacéta.

Dans une grande ville industrielle, ces réductions d'emplois auraient été compensées par l'embauche dans d'autres entreprises. Dans la petite agglomération urbaine du Péage, devenue une sorte de *company town* depuis l'absorption de Rhodiacéta par Rhône-Poulenc, et dans toute la région cet amenuisement de l'emploi a frappé beaucoup plus directement la population.

S'il est relativement aisé de déterminer quelques-unes des grandes phases du développement technique et économique de l'usine de Roussillon depuis les origines, le comportement de la population locale et

des salariés vis-à-vis de l'usine est plus difficile à saisir. Une chose est certaine : ce comportement a varié avec le temps et l'on peut évoquer au moins quelques tendances générales.

Au début et jusqu'en 1930 au moins, il semble que du côté des habitants il y eût surtout beaucoup de méfiance vis-à-vis de ces industries nouvelles. Les effectifs de l'usine de guerre qui montèrent jusqu'à 1 500 personnes étaient surtout composés de travailleurs mobilisés et d'étrangers. Par la suite il fallut faire revenir des étrangers, Espagnols et Portugais surtout. Lors du développement de la filature Rhodiacéta, les responsables durent prospecter les plateaux de la Haute-Loire et les coins les plus retirés de l'Ardèche pour trouver de la main-d'œuvre féminine ²¹.

Les mentalités changèrent surtout à partir de 1945. La reprise économique, le lancement de nouveaux produits et de nouveaux procédés eurent de profondes conséquences sociales. Non seulement les effectifs augmentèrent massivement (doublement en dix ans chez Rhône-Poulenc) mais aussi les salaires ; et la nature du travail évoluait : l'automatisme diminuait l'effort physique et imposait le fonctionnement en continu. Ces conditions permirent à beaucoup de salariés venus des campagnes environnantes de conserver leur exploitation agricole, parfois avec l'aide d'un manœuvre : le salaire moyen versé par l'usine représentait deux fois celui d'un manœuvre. Ainsi, en 1956, les deux tiers environ de l'effectif de l'usine Rhône-Poulenc étaient constitués par des ouvriers-paysans. C'était l'euphorie.

Et pourtant certains inconvénients apparaissaient déjà dans les usines et à l'extérieur : manque de personnel d'encadrement, urbanisation trop rapide de la commune du Péage avec un suréquipement commercial en ordre linéaire, assèchement de toute la main-d'œuvre disponible dans une vaste région drainée par une trentaine d'autocars parcourant chaque jour 2 400 kilomètres ²².

Les dirigeants de l'époque ont perçu la menace que représentaient ces établissements de plus en plus lourds à gérer, mais ils n'ont pas réussi à attirer à proximité d'autres entreprises importantes. Les grèves de 1966 les ont surpris, la contestation portant à cette époque sur le travail posté qui semblait pourtant convenir à la majorité du personnel. Le conflit a incontestablement perturbé la reconversion de l'usine vers des bases pétrochimiques. Dix ans plus tard, l'arrêt de la filature déclençait tout un ensemble de manifestations sociales avec une occupation d'usine qui a duré plus d'un an. Pendant cette période on a pu croire que les syndicats voulaient faire de Roussillon et du Péage un second Saint-Nazaire.

Actuellement il semble que Roussillon achève sa traversée du désert. L'usine est plus calme que d'autres. On peut sans doute espérer une remise en valeur d'un site exceptionnel à bien des égards.

21. « Rhodiacéta », revue trimestrielle, n° 4, 1962, 52 p.

22. Robert CAILLOT, *L'Usine, la Terre et la Cité : l'exemple du Péage-de-Roussillon*, Paris, les Editions Ouvrières, 1958, 216 p.

RESUME

L'usine chimique de Roussillon (Isère) a été créée en 1915 pour des fabrications de guerre, qui ne pouvaient prendre place dans l'usine de Saint-Fons, berceau de la société Rhône-Poulenc. L'emplacement retenu présentait tellement d'avantages qu'il a toujours été utilisé depuis, mais avec des objectifs différents.

Après avoir pris son autonomie par rapport à l'usine-mère de Saint-Fons, l'usine de Roussillon a constitué un ensemble très cohérent pendant quarante ans (1926-1966), mais dans deux secteurs très compétitifs : les plastiques et le textile. Les quinze dernières années ont été moins favorables. Actuellement on peut espérer une relance, compte tenu de la valeur du site et des investissements réalisés à proximité : ouvrage hydro-électrique de la Compagnie Nationale du Rhône et centrale nucléaire Saint-Alban-Saint-Maurice.

MOTS-CLÉS : INDUSTRIE CHIMIQUE, INDUSTRIE TEXTILE, LOCALISATION INDUSTRIELLE, CONVERSION INDUSTRIELLE, CONFLITS DU TRAVAIL.

ABSTRACT

Roussillon chemical plant was founded in 1915 for war supplies which could not be produced in the Saint-Fons plant, the cradle of the Rhône-Poulenc company. The site chosen offered so many advantages that it has always been used since then, but with different ends.

After breaking a way from the mother plant in Saint-Fons, the Roussillon factory has become a well integrated unit for forty years (1926-1966), but in two very competitive sectors : plastics and textiles. The last fifteen years have been less favourable. At present a recovery may be expected considering the value of site and the investments undertaken close by : a hydroelectric plant made by the Compagnie Nationale du Rhône and Saint-Alban-Saint-Maurice nuclear power station.

KEY-WORDS : CHEMICAL INDUSTRY, TEXTILE INDUSTRY, INDUSTRIAL LOCATION, INDUSTRIAL CONVERSION, LABOUR CONFLICTS.